

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

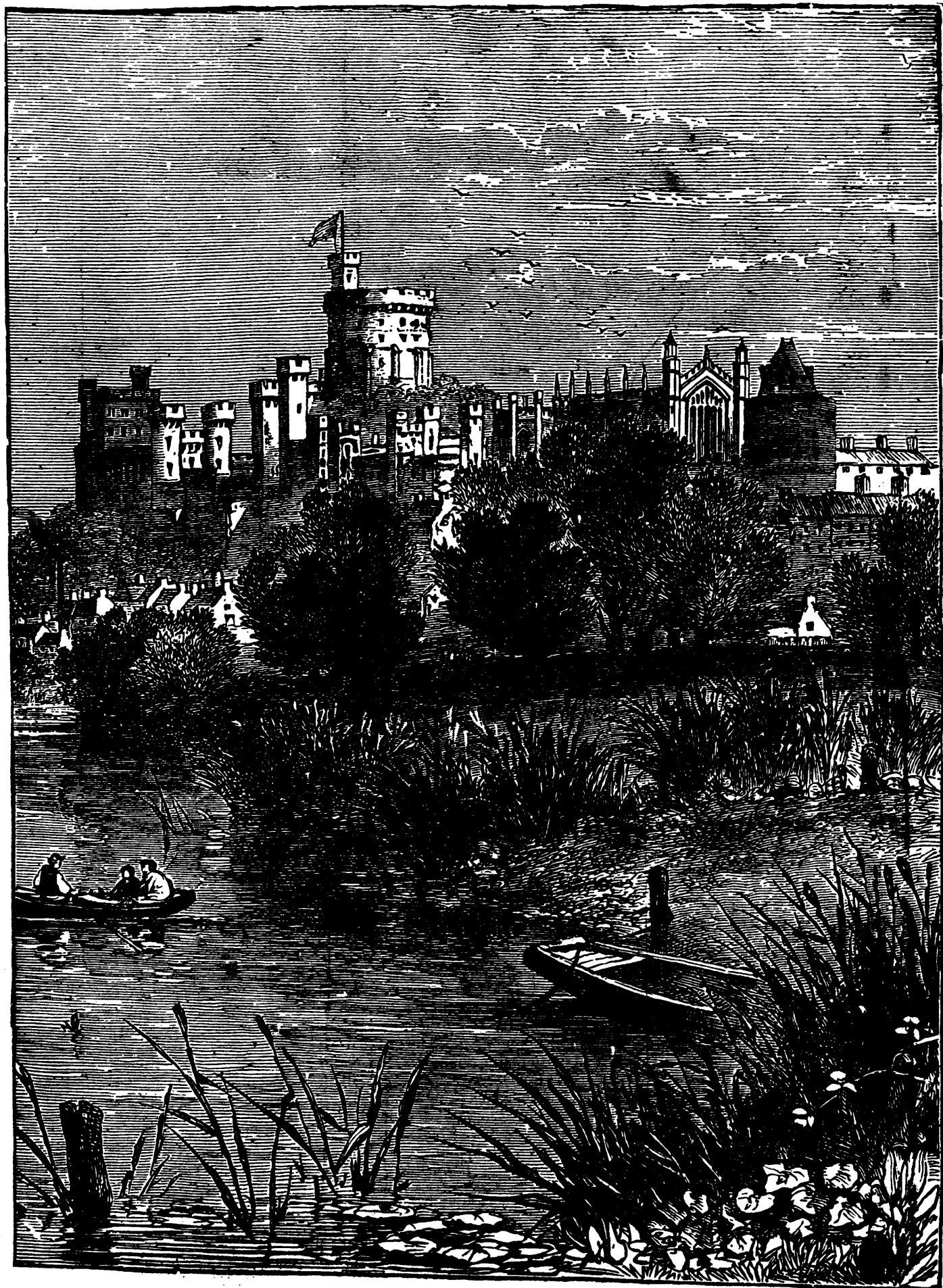
4ÈME ANNÉE, No 163. — SAMEDI, 18 JUIN 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE CHATEAU DE WINDSOR, RÉSIDENCE DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 JUIN 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La poésie : Octave Crémazie—Arbre généalogique de la famille Royale.—En route pour la Baie-d'Hudson.—Comment dormir.—Les dîners de la Reine Victoria.—Récréations de la Famille.—

GRAVURES : Le château de Windsor, résidence de SaMajesté la Reine Victoria.—Arbre généalogique de la famille Royale d'Angleterre.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, les principaux lots ont été gagnés par M. J. H. A. O. Cadot, haut du Chemin Papineau, Montréal, \$50.00 ; M. Godias Verret, apprenti relieur, 241, rue Prince-Edouard, St-Roch de Québec, \$25.00 ; Mlle Alphonsine Homier, 459, rue Jacques-Cartier, Montréal, \$15.00.



L'ÉTOILE qui illumina le firmament, il y a près de dix-neuf-cents ans, à la Nativité du Sauveur du monde, va de nouveau remplir le ciel de clartés, l'étoile de Bethléem luit déjà et se rapproche de jour en jour de la terre.

Ceci n'est pas une plaisanterie.

Après une absence de 315 ans, l'étoile de Bethléem paraît dans la constellation de Cassiopée presque au dessus de nos têtes, un peu au nord du zénith.

Devons-nous nous réjouir de ce retour de l'astre qui conduisit les Rois Mages au berceau du Christ ?

Si nous en croyons les prédictions des astrologues, cette étoile serait destinée à éclairer bientôt des scènes épouvantables.

Sa merveilleuse splendeur, dit l'un d'eux, surpassera en 1887 celle des visites antérieures. Elle illuminera les cieux et sera plus brillante que Jupiter, lorsqu'elle se trouvera à 180 degrés de distance du soleil.

Elle sera visible en plein jour, brillant d'une lumière vive et éclatante, après quoi elle diminuera graduellement et finalement disparaîtra pour ne pas reparaitre avant 2203, c'est-à-dire dans 315 ans.

L'apparition de l'étoile, accompagnée comme elle le sera par des éclipses du soleil et de la lune, avec l'influence calamiteuse qui surviendra des positions qu'occuperont Mars et Saturne, causera une guerre universelle, de grandes inondations et de terribles naufrages.

L'Amérique du Nord sera plongée dans une guerre civile et un règne de terreur existera dans les Etats de l'Atlantique. Il y aura une guerre

de caste, le riche se rangera contre le pauvre et vice versa, partout.

** Et dire que cela va arriver dans si peu de temps, dans quelques jours, pour ainsi dire, puisque l'étoile de Bethléem sera visible dans le mois d'août.

Je suis cependant très sceptique à l'endroit des prédictions des astrologues, et comme ils ont déjà prédit la destruction du monde en 1572, à propos de la même étoile, je ne sais pas pourquoi ils ne se tromperaient pas une fois de plus.

Il est vrai que le siège des horreurs prédites a été transporté en Amérique, mais les facteurs restant les mêmes, le produit ne changera pas, ainsi que disent les mathématiciens.

Le célèbre astronome Tycho Brahé, nous a laissé un récit de la découverte qu'il fit de cette étoile, sans télescope, dans la nuit du 11 novembre 1572.

"Un soir, dit-il, comme j'explorais, comme d'ordinaire, la voûte céleste, dont l'aspect m'est si familier, je vis avec un étonnement indescriptible près du zénith, dans la Cassiopée, une étoile brillante d'une grosseur extraordinaire. Frappé de surprise, je pouvais à peine croire mes yeux. Pour me convaincre qu'il n'y avait pas d'illusion, et pour recueillir le témoignage d'autres personnes, je fis venir mes ouvriers qui étaient occupés dans mon laboratoire, et leur demandai, ainsi qu'aux passants, s'ils voyaient comme moi l'étoile qui venait de paraître. J'appris plus tard qu'en Allemagne des voituriers et autres de la classe du peuple avaient donné connaissance aux astronomes d'une grande apparition dans le ciel, qui avait fourni l'occasion de renouveler les railleries contre les hommes savants, comme dans le cas des comètes, dont la venue n'avait pas été annoncée."

Nous avons l'avantage d'être prévenus et, pour ma part, je ne manquerai pas d'examiner le ciel dans la direction indiquée, vers le milieu du mois d'août.

L'étoile en vaut la peine, et les souvenirs qu'elle évoque en nous lui donnent plus d'importance encore.

** Ce presque tri-centenaire céleste me rappelle que je dois m'occuper des cinquantenaires, et centenaires que l'on se prépare à célébrer.

Le plus important est certainement celui auquel on pense le moins—chez nous, du moins—le cinquantenaire de prêtrise de Sa Sainteté le pape Léon XIII.

J'ai lu quelque part qu'en Belgique, chaque ville ou village envoyait à cette occasion, au chef de l'Eglise, un produit local, ce qui formera certainement une collection des plus précieuses et de plus originale.

La France prépare ses présents; ils seront splendides car on fait bien les choses dans notre mère-patrie. M. Grévy envoie un superbe vase de Sèvres, un chef-d'œuvre.

Le Canada enverra... quoi ?

** Puis vient le cinquantenaire royal.

Ce jour-là, les Allemands seront maîtres du château de Windsor.

Jeté, en effet, un coup d'œil sur l'arbre généalogique de la famille d'Angleterre, vous ne voyez que des noms étrangers.

La reine, fille d'un duc de Saxe-Cobourg, épouse un prince de la même famille, et ses enfants s'alignent presque tous à des allemands.

Lisez la liste que nous publions ailleurs :

Prusse, Battenberg, Schleswig-Holstein, Hesse-Darmstadt, etc., etc.

De tous ces ménages princiers, le seul qui soit susceptible d'infuser un peu de sang anglais dans les veines de ses descendants, est précisément celui qui est stérile; le marquis de Lorne et la princesse Louise n'ont pas d'enfants.

La cour de Berlin a envoyé à Londres quelques princes et princesses qui assisteront aux fêtes du jubilé.

Les petites cours des petits princes allemands ont également expédié leurs petits produits en Angleterre.

Il est probable que l'on mangera beaucoup de choucroute, au banquet qui réunira tous ces personnages à la même table.

** Pauvre reine! que je la plains si elle est forcée de lire seulement la millième partie des adresses, rédigées en style municipal, que chaque ville se croit obligée de lui envoyer!

On la dit très bonne, et cela est bien heureux, car les échevins qui ont commis ces horribles choses peuvent ainsi nourrir l'espoir d'être excusés, vu l'excellence de leurs intentions.

Car jamais reine ne fut plus adorée de ses sujets, nous disent les journaux éminemment loyaux.

Il est vrai que quelques-uns de ces sujets qui l'adorent ont prouvé leur amour d'une façon légèrement excentrique, mais le caractère anglais est si original!

En voici des exemples fournis par l'histoire :

En 1840, un jeune homme nommé Edward Oxford tire deux fois sur la reine.

En 1841, un petit garçon, nommé Jones, est trouvé caché dans le palais de Buckingham. Il avait l'intention de tuer la reine.

En 1842, John Francis, tire deux fois sur Sa Majesté.

La même année, un nommé Bean fait une tentative du même genre.

En 1849, Hamilton tire sur la reine.

En 1850, un jeune officier, chassé de l'armée, frappe la reine à la figure.

En 1872, Arthur O'Connor braque un pistolet sur la reine, mais on l'arrête avant qu'il ait le temps de faire feu.

En 1882, Roderick McLean fait feu sur la reine.

Après examen médical fait par les hommes les plus consciencieux du monde, tous ces citoyens, sauf un, ont été déclarés toqués.

De simples fumistes, quoi!

** Nous devons d'autant plus admirer notre reine que ses prédécesseurs n'avaient pas été des modèles de morale.

Pour la première fois depuis l'accession de la maison de Brunswick, dit M. Griffin, la cour, sous la reine Victoria a été vertueuse.

Ce n'est pas flatteur pour ses nobles aïeux, mais puisque la chose est vraie, je ne vois pas pourquoi on ne l'avouerait pas.

La reine a toujours été d'un caractère déterminé et indépendant.

Les anecdotes de son enfance sont nombreuses, mais je n'en veux citer qu'une seule :

Elle avait une dizaine d'années, et ne semblait pas avoir de grandes dispositions pour la musique.

Un jour, fatiguée de faire des gammes interminables, elle ferma l'instrument, mit la clef dans son nécessaire et dit : "Voici la véritable manière royale de devenir maîtresse d'un instrument."

** Depuis cinquante ans, la reine Victoria assiste de son île aux vicissitudes des empereurs et des rois, regarde les trônes s'écrouler et les peuples se mouvoir.

Calme, elle regarde toutes ces évolutions qui ne peuvent l'atteindre, garantie qu'elle est par la constitution, qui lui épargne tout souci.

Le régime constitutionnel a cela de bon, qu'il permet au souverain de pouvoir vivre en bon bourgeois et de manger ses revenus à son aise.

Le roi constitutionnel réaliserait même complètement l'idéal de l'homme heureux, s'il n'était pas obligé de débiter tous les ans un discours, dit de Trône, composé par son premier ministre et ne signifiant absolument rien, et s'il ne lui était pas défendu de donner son avis sur les choses qui ne le regardent pas, car nul n'ignore qu'il n'est si grand bonheur que de se mêler des affaires des autres.

Mais le bonheur parfait n'est pas de cette vallée de larmes.

Cependant puisque tout le monde est en liesse pour un jour, ne faisons pas de jaloux, pensons à chacun et envoyons vers la nue ce souhait bien sincère : "Dieu nous sauve tous!"

** La ville de Rouen, une ville de chez nous pour ainsi dire, vient de célébrer le deuxième centenaire de Robert Cavelier de LaSalle, ce grand découvreur, ce Français-Canadien dont s'enorgueillissent les deux France.

La ville de Corneille a fait grandement les choses.

Laissez-moi vous citer l'appréciation des discours de MM. Fabre & Fréchette, par M. P. Desques, du *Nouvelliste*, de Rouen :

Ce sont deux Canadiens qui vont parler maintenant. Tous deux ont ce teint clair, ces cheveux blond roux qui caractérisent la race normande. Le front est large, l'œil vif; l'accent et le timbre de la voix sont ceux qu'on retrouve dans les petites villes de la Normandie; et ce n'est pas sans une vive émotion, rapidement partagée, par toute la salle, que ces "frères Canadiens" nous parlent de leur grand ancêtre, qui est le nôtre, et resserrent ainsi les liens de parenté qui nous unissent à eux.

"A travers le temps et l'espace qui nous séparent de vous, dit M. Fabre, représentant, à Paris, du gouvernement Canadien, pendant que, distraits par tant d'événements, luttes, victoires et défaites, révolutions littéraires et révolutions politiques, vous aviez perdu le souvenir de votre illustre concitoyen, nous avons gardé le culte de sa mémoire....

"Je ne veux pas médire de vos colonies nouvelles. Malgré le sang qu'elle vous a coûté, vous n'avez pas payé trop cher l'Algérie; vous tirez parti de la Tunisie; je ne sais ce que vous espérez du Tonkin.... (Rires).

"Mais le Canada était plus beau que tout cela, et ce pays, dont Cavalier de la Salle avait doté votre patrie, est resté français; il est resté normand. (Applaudissements); il a le culte de la France, et il nourrit au plus profond de son âme des espérances que vous n'oserez caresser!"

En terminant, M. Fabre rappelle que le Canada qui, lors de sa séparation de la mère-patrie n'avait que 60,000 habitants, en compte aujourd'hui deux millions. On a là-bas le culte des familles nombreuses, où la quantité des enfants se chiffre par 15, 20, et quelquefois davantage. (Rires). Nous sommes devenus un peuple fort, laborieux, passionné pour la liberté; nous devons tout cela à l'Eglise.

"Si le Canada n'est plus la nouvelle France, les Canadiens, sous un autre drapeau, n'ont cessé d'être fidèles à la mère-patrie!"

Ces chaudes et patriotiques paroles ont électrisé l'assemblée tout entière qui a chaudement acclamé le sympathique orateur.

Nous voudrions pouvoir citer un fragment de la pièce, superbe d'allures, dans laquelle M. Louis Fréchette, le poète canadien, a peint les mêmes sentiments, avec cette même langue du XVIIe siècle, que parlait Corneille et que Robert Cavalier de la Salle a apprise à ses ancêtres.

Comme il l'a bien vu, cet explorateur, fils des hommes de Neustrie.

... Qui rêve d'embrasser le globe en son étroite...!
Quelle idée élevée il sait nous donner de celui qui rêvait
... De donner à lui seul un empire à la France!

Comme il a su peindre avec un charme exquis cette nouvelle France :

... Doux paradis perdu que la France oubli,
... Cet éden que viendra chanter Châteaubriand ?
Il suit Cavalier de la Salle,
... N'ayant que deux amis; son chien et sa boussole,
poursuivi par l'envie, car

... Les lions sont parfois tracassés par les loups !
Et il le suit jusqu'au moment où le héros
... Tombe le crâne ouvert par la balle d'un traître.

Les derniers vers de cette pièce, animés d'un souffle superbe, et dits par le poète d'une voix émue et vibrante, lui ont valu une ovation prolongée dont l'expression toute spontanée lui a dû être très sensible.

* * Et nous, refuserons-nous donc de donner une pensée à ceux de notre sang qui ont laissé un nom dans l'histoire du Canada ?

Il y a quelque temps, je vous parlais du cinquantième de 1837, et je demandais si l'on ne ferait rien pour les héros de cette grande époque.

Tous les journaux de la province, emboitant le pas, en parlèrent à leur tour, puis... mirent un point final au bout de la dernière ligne. Est-ce vraiment fini ?

Aujourd'hui, je reviens à la charge et vous demande s'il n'y a pas là un devoir à remplir.

Si vous faites appel à votre mémoire, vous vous souviendrez aussi qu'en célébrant ce cinquantième vous aurez l'occasion de fêter en même temps un centenaire, celui de Louis-Joseph Papineau, né en 1787, qui fut l'âme du mouvement de 1837.

* * Montréal a l'avantage de posséder en ce moment une des célébrités artistiques et littéraires du siècle, M. Stanislas David.

M. David est peut-être le dernier des déclamateurs, trouvère du dix-neuvième siècle, qui a parcouru le monde civilisé depuis plus de quarante ans, emportant pour tout bagage : poésie et musique, chants et récits, doux trésors.

Cet artiste, unique en son genre, a été applaudi par les hommes les plus éminents, et voici comment Châteaubriand s'exprimait sur le compte de M. David :

Le talent de cet artiste-homme de lettres, justement apprécié parmi nous, est solide et profond comme les études qui l'ont fait naître, distingué comme le tact et le goût qui le dirigent, simple, naturel et vrai comme les sentiments qui l'inspirent et l'animent en chantant ou en déclamant. Avant de l'avoir entendu, il est difficile de s'imaginer jusqu'à quel point ce mérite hors ligne séduit, intéresse et captive. Son âme est comme un écho toujours juste et souvent sublime des plus belles inspirations de nos grands poètes. C'est le plus digne interprète de la Fontaine que j'ai entendu jusqu'ici. M. STANISLAS DA-

VID est pour la Fontaine ce que fut Talma pour Racine et Corneille, et Mlle Mars pour Molière.

Après une telle appréciation, oserai-je vous dire que M. David m'a enthousiasmé, alors que j'ai eu le bonheur et l'honneur de l'entendre dans une réunion privée.

Il y aura séance publique la semaine prochaine, au Cabinet de Lecture Paroissiale, ne manquez pas d'y assister.

C'est peut-être la seule occasion dans votre vie où vous pourrez entendre un beau diseur, un des plus grands talents que l'on ait le devoir d'applaudir sans réserve.

Leon Leduc



[Pour le Monde Illustré]

OCTAVE CRÉMAZIE

O barde ! je t'ai vu d'un long regard d'adieu
Embrasser nos rives aimées....

L. H. FRÉCHETTE.

S'il est un nom qui rime avec la poésie,
C'est le nom immortel d'Octave Crémazie,
Le nom d'un barde bien-aimé ;
D'un barde qui creusa, comme le vieil Horace,
Dans le champ du génie une profonde trace
Que suivent Fréchette et Lemay.

Il osa le premier—étant encore imberbe—
Parler en ce pays la langue de Malherbe,
Bravant les sarcasmes moqueurs !
Alors les rimailleurs, en leur jaloux délire,
Tentèrent de briser cette puissante lyre
Dont les accords charmaient les cœurs !

Mais de même que l'arme avec fracas éclate
Dans la main du lutteur qui trop vite se flatte
De terrasser les plus hardis ;
De même aussi les coups de ces fameux critiques
Ne frappèrent qu'eux seuls, car les chants pathétiques
Du barde furent applaudis....

Bien des fois, secouant sa sombre rêverie,
Il chanta sur son luth l'amour de la patrie
Et les vertus de nos aïeux ;
Du prêtre canadien il chanta la science,
La foi, la charité, le dévouement immense
Et les triomphes glorieux !

En pleurant il chanta le drapeau de la France,
Ce noble talisman témoin de la vaillance
De nos soldats à Carillon ;
Ah ! c'est que ce drapeau tout saturé de gloire
Rappelait à son cœur la plus belle victoire
Qu'eût remportée un bataillon !

Il chanta les vallons tapissés de verdure
Que le ciel a jetés—ainsi qu'une bordure—
Sur les rives du Saint-Laurent ;
Il chanta les ruisseaux, les lacs et les rivières
Qui fécondent le sol, et les cimes altières
D'où gronde et bondit le torrent.

Il chanta tour à tour le zéphyr, l'hirondelle,
Le site merveilleux de notre citadelle
Et nos modestes monuments.
Les nymphes du Parnasse inspiraient les mélanges
De ce fils d'Apollon dont les grands yeux étranges
Brillaient comme des diamants !

Mais un jour, ô malheur ! le destin redoutable
Mêlant à ses accords sa voix émerveillable,
Fit fléchir ce cœur de lion ;
Comme l'arbre géant brisé par la tempête,
Le poète courba sa magnifique tête
Sous la peine du talon.....

* *

Bien des ans ont passé depuis l'heure néfaste !
Octave Crémazie a méprisé le faste
Qui fut cause de ses malheurs.
Il a vécu longtemps sur la terre étrangère,
Abandonné des siens, en proie à la misère,
Vidant la coupe des douleurs !

Aujourd'hui... mais silence !... il sommeille sous terre
Dans un coin de la France, au fond d'un cimetière
Où nul peut-être ne priera !
L'inexorable mort l'a couché dans la bière
En attendant qu'un jour revienne sa poussière
En ce pays qu'il illustra.....

Reçois avec tendresse, ô barde que j'admire !
Ces vers que je redis sur ma modeste lyre
Que l'amour pour toi m'inspira !
Puisse les Canadiens dresser à ta mémoire
Sur le roc de Québec un monument de gloire
Que tout le monde admirera !

Prions " pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
" Expira sans entendre une parole amie ;
" Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
" Personne ne viendra donner une prière,
" L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
" Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort !... " (*)

J. B. Croquette

ARBRE GÉNÉALOGIQUE ROYAL

(Voir la double page)

1. Albert de Saxe-Cobourg de Gotha, prince Consort : né le 26 août 1819, marié à la reine Victoria le 10 février 1840, décédé le 14 décembre 1861. Victoria, reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes ; née le 24 mai 1819.
2. Albert-Edouard, prince de Galles, et Alexandra de Danemark, princesse de Galles.
3. Frédéric-William, prince Impérial d'Allemagne. Victoria, princesse Royale d'Angleterre et princesse Impériale d'Allemagne.
4. Grand duc de Hesse-Darmstadt. Princesse Alice, grande duchesse de Hesse-Darmstadt, décédée le 14 décembre 1878.
5. Prince Christian de Schleswig-Holstein. Princesse Hélène, princesse Christine de Schleswig-Holstein.
6. Prince Arthur, duc de Connaught. Princesse Louise-Marguerite, de Prusse, Duchesse de Connaught.
7. Prince Henry de Battenberg. Princesse Béatrice, princesse Henry de Battenberg.
8. Prince Léopold, duc d'Albany. Décédé le 28 mars 1884. Hélène, duchesse d'Albany.
9. Marquis de Lorne. Princesse Louise, marquise de Lorne.
10. Prince Alfred, duc d'Edinburgh. Duchesse d'Edinburgh.
11. Grand-Duc Sergius de Russie. Elizabeth Grand-Duc Sergius.
12. Prince William de Prusse. Princesse William de Prusse.
13. Prince Bernard de Saxe-Meiningen. Princesse Charlotte de Prusse et Saxe-Meiningen.
14. Prince Louis de Battenberg. Victoria, princesse Louis de Battenberg.
15. Prince Albert-Victor de Galles.
16. Prince Georges de Galles.
17. Princesse Louise de Galles.
18. Princesse Victoria de Galles.
19. Princesse Maud de Galles.
20. Princesse Sophie-Dorothée de Prusse.
21. Princesse Marguerite de Prusse.
22. Prince Alfred (Edinburgh).
23. Princesse Marie (Edinburgh).
24. Princesse Victoria (Edinburgh).
25. Princesse Alexandra (Edinburgh).
26. Princesse Béatrice (Edinburgh).
27. Princesse Victoria de Prusse.
28. Prince Henry de Prusse.
29. Princesse Féodora.
30. Quatrième fils du Prince William (pas encore baptisé).
31. Prince Adalbert.
32. Prince Frédéric.
33. Prince William.
34. Princesse Victoria de Battenberg.
35. Princesse Irène.
36. Prince Ernest-Louis..
37. Princesse Alice.
38. Prince Christian Victor.
39. Prince Albert.
40. Princesse Victoria-Louise.
41. Princesse Louise-Augusta.
42. Princesse Marguerite.
43. Prince Arthur-Patrick.
44. Princesse Victoria.
45. Prince Alexandre-Albert (Battenberg).
46. Prince Léopold (maintenant duc d'Albany).
47. Princesse Alice-Marie (d'Albany).

(*) Octave Crémazie, né à Québec le 16 avril 1827, quitta cette ville en novembre 1862.

A son arrivée à Paris (1862) il eut une congestion cérébrale qui le mit aux portes du tombeau. M. Hector Bossange, ce fidèle ami des Canadiens-Français, le reçut avec empressement dans son magnifique château de Citry, où il passa les premières semaines de sa maladie, puis alla compléter sa guérison à Chateau-Neuf.

Ce cher compatriote mourut au Havre, le 16 janvier 1879, chez M. Malandain, propriétaire d'hôtel (encore un brave homme que celui-là), dans les bras du prêtre qui lui avait procuré tous les secours de notre sublime religion.

Il fut inhumé dans le cimetière de l'endroit, sous le nom d'emprunt de Jules Fontaine.

Ce poète de génie n'a pour tout monument qu'une simple croix de bois !

J. B. C.



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILI



ARMSTRONG, P. & CO. V. & W. LONDON

FAMILLE ROYALE D'ANGLETERRE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

(Suite)

JEDI, nous partons à quatre heures du matin. Une brume épaisse nous empêche de jouir des beautés du lac des Iles. A neuf heures, nous entrons dans la rivière Abbitibi, qui nous ménage quatre portages, pas longs, pas difficiles. A une heure après-midi, le lac *Akotejani* s'ouvre devant nous, grande nappe d'eau circulaire de trois à quatre lieues, parsemée d'îles, aussi circulaires, avec un bel horizon de collines blanches. Au milieu du lac surgit à fleur d'eau un rocher nu, une roche plate, sans un brin de végétation; on l'appelle *Pile aux Iroquois*. Ces farouches guerriers, à la suite d'une expédition heureuse contre les Algonquins de ces parages, seraient venus ici, d'après la légende, scalper, torturer et manger leurs prisonniers. Les Iroquois ont laissé des souvenirs sanglants et des terreurs ineffaçables chez toutes les tribus sauvages du nord de l'Amérique. Aujourd'hui encore, leur nom est terrible; on en menace les enfants, comme chez nous on les menace du loup.

A cinq heures, par le portage de la *danse*, nous sautons de nouveau dans la rivière Abbitibi. Dans deux heures nous serons à la mission. La rivière s'élargit, elle prend les allures d'un fleuve. Pan! nous entendons un coup de fusil, suivi d'un second, suivi d'un troisième. Ce sont les estafettes du R. P. Nédelec, postés de pointe en pointe, qui se renvoient de l'un à l'autre la nouvelle de notre arrivée, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au Fort: c'est le télégraphe du pays.

Voyez-vous, là-bas, cette flotte de canots d'écorce, divisés en deux ailes, avec un large passage au milieu? C'est la nation des sauvages d'Abbitibi, conduite par son missionnaire, qui vient au-devant de Mgr Lorrain. Il y a quarante embarcations, montées par plus de deux cents sauvages; à l'avant et à l'arrière de chaque canot s'agitent, à l'extrémité de longues perches, des pavillons de toute grandeur et de toute couleur; le R. P. Nédelec fait porter devant lui la bannière de la sainte Vierge. Dans ce pays-ci, pas de fête complète, si on ne brûle quelques livres de poudre: en conséquence, Monseigneur est salué de loin par des mousquetades cent fois répétées; les échos du rivage n'ont pas de repos; ils disent à la forêt d'alentour, aux oiseaux de l'air, au ciel et à la terre, combien c'est grande fête à Abbitibi.

.

Nous approchons, le moment est solennel, nous ne pouvons nous défendre d'une touchante émotion; Okocin et ses compagnons ont le corps droit, l'air grave, sérieux, les bras d'acier; ils ont le sentiment de leur importance. Nous entrons dans l'espace mitoyen à toute vapeur. Alors eut lieu une évolution nautique telle que n'en exécutent pas de plus rapides et de plus précises les marins les mieux exercés. Les canots de droite, en faisant le *left about turn*, passèrent à gauche, et les canots de gauche à droite. Le lac s'agitait sous tant de coups d'avirons; toutes les embarcations semblaient mêlées d'une manière inextricable; aucune ne heurta sa voisine, et en un clin d'œil toutes eurent pris leur place sur une ligne droite, comme des soldats au *fall in*. Vous auriez dit des cavaliers sur leurs coursiers impatients qui bondissent, dansent et caracolent; ils les laissent faire quelque temps, puis, les dominant de la rêne et de l'éperon, ils les remettent à la course, au pas, au repos.

Le R. P. Nédelec serre la main de Sa Grandeur, et nous prenons le chemin de la mission, à petits coups d'aviron, dans une marche lente et majestueuse. Tous les esquifs s'avancent de front, aucun n'empiète sur son voisin: seulement le canot amiral, celui de l'évêque, en marque d'honneur, a le pas sur les autres d'une quinzaine de pieds.

Les squaws et leurs jeunes filles manient l'aviron comme les hommes. Un grand canot avait un équipage de vingt personnes. Tous sont convenablement habillés; même certains chapeaux de fillettes se sont donné le luxe de fleurs et d'aigrettes; un jeune homme porte fièrement un plumet composé d'une feuille de glaïeul. Nous avançons toujours, balancés par la houle que soulèvent tant de rameurs, au bruit cadencé des avirons sur le flanc des canots. Monseigneur entonne l'*Ave Maria Stella*, et nous continuons l'hymne en latin, puis les sauvages la répètent en leur langue; et pendant le reste du trajet ce n'est qu'une succession de pieux cantiques. Les figures et les cœurs paraissent contents et réjouis.

.

Nous avons encore une demi-lieue pour nous rendre à destination, et de loin, nous apercevons, près des eaux, sur une presqu'île qui s'avance dans le lac, la chapelle dont le clocher en fer-blanc brille aux rayons du soleil, et le fort de la compagnie de la Baie-d'Hudson. La maison du bourgeois est une habitation bien convenable, avec une galerie sur le front, à demi cachée derrière une rangée de trembles, plantés avec symétrie; devant la porte principale se trouve un jardin où croissent oignons, navets, choux de Siam et gadeliers; à côté s'élèvent huit grandes bâtisses qui servent de magasin, de hangars et de logements pour les engagés de la compagnie. A trois arpents de là, trône la chapelle sur une élévation qui domine le fort; on y arrive par une montée rapide, et les galets, par leurs couches superposées, servent comme de marches naturelles. Elle a quarante-deux pieds sur vingt, et à l'arrière est accolée une petite sacristie dont le missionnaire fait sa résidence pendant les jours de la mission. Au-dessus du fort, en signe de réjouissance, flotte le drapeau anglais, ce drapeau rouge que le commerce et la puissance britannique promènent par toute la terre: *Rule Britannia, over land and over seas*; devant la chapelle flotte le drapeau français, cet antique protecteur du droit et de la faiblesse, dont la mission est de monter la garde aux portes du Vatican. Hélas! que les temps sont changés! mais espérons que bientôt reviendront des jours meilleurs.

.

Pendant que je me perds dans mes descriptions, le canot a filé ses nœuds, et nous voici en vue du quai de la compagnie. Le trombone envoie sur les eaux ses harmonies sonores, et sur le rivage, deux cents chiens, effrayés par cette voix et ces vibrations inconnues, s'enfuient vers la forêt en poussant des hurlements sinistres.

Nous accostons. Monseigneur revêt le rochet, et, comme c'est la première fois qu'il visite cette mission, il s'avance sous un dais préparé pour la circonstance; le chemin est bordé de balises. Les sauvages, après avoir sauté sur la grève, courent s'agenouiller sur le passage de Sa Grandeur, puis ils suivent en procession, chacun tenant sa bannière et son pavillon. Nous passons sous un arc portant les inscriptions de *Bienvenue* et *Welcome*. Le R. P. Nédelec attend avec l'eau bénite à la porte de l'église, et Sa Grandeur fait son entrée solennelle, selon toutes les cérémonies prescrites au Rituel romain. Le petit temple est pimpant de propreté, et des guirlandes de sapin courent à l'intérieur sur les murs. Pour un endroit si éloigné au fond des bois, je puis dire sans exagération que c'est un petit bijou; la voûte, en planches d'épinette, est peinte en blanc; la nef est séparée par deux rangées de colonnes, les fenêtres en ogive ont leurs vitraux de couleur, l'autel est paré de jolis bouquets artificiels, et le petit clocher possède sa cloche dont la voix argentine, répétée par les échos sur les eaux tranquilles du lac et dans la solitude des forêts profondes, appelle pieusement à la prière.

(A suivre)

Un prédicateur, prêchant sur l'évangile de la Samaritaine acheva son sermon en disant:

— Ne vous étonnez pas si cet évangile est si long; c'est une femme qui y parle.

COMMENT DORMIR

Le vieil adage à propos du sommeil: "Neuf heures sont assez pour un fou" a empêché un grand nombre de personnes de prendre un repos qui leur est nécessaire.

"La nature en prend cinq, la coutume sept, la paresse neuf et le vice onze," dit un autre adage, faux au moins dans deux de ses assertions.

Il y a très peu de cas où la nature ne demande pas plus que cinq heures de sommeil. C'est que *dormir* comme *manger* est beaucoup une affaire d'habitude, et vous pouvez vous habituer à vous dispenser de plus de cinq heures de sommeil comme vous pouvez aussi retrancher le troisième repas de chaque jour.

Combien de temps résisteriez-vous à un tel traitement? Cela dépendra entièrement de la force de votre constitution. Vous pourrez vous comporter comme ce cheval qui, après avoir été habitué à la diète jusqu'à ne manger qu'une paille par jour, mourut tout à coup de la façon la plus ingrate entre les mains de son propriétaire.

Une personne peut avoir besoin de neuf heures de sommeil sur les vingt-quatre, sans être pour cela ni paresseuse ni folle, et même ce serait une personne sage si, sentant qu'il lui en faut neuf, elle est suffisamment intelligente pour les prendre.

Un adulte en santé a rarement besoin de plus de huit heures de sommeil. Cependant, c'est une maxime sûre de dormir aussi longtemps que l'on s'endort. "Il y a des gens, dit un écrivain, qui sont assez sages pour manger quand ils ont faim, mais qui n'atteindront jamais ce degré de sagesse de dormir quand ils s'endormiront." A moins que vous ne soyez une personne très paresseuse, vous ne prendrez certainement pas plus de sommeil que votre constitution en demande. Car bague-nauder dans le lit n'est pas dormir.

En diminuant les heures nécessaires au sommeil, vous pouvez tomber dans *l'insomnie*. Les hommes de science enseignent que le moyen le plus sûr pour obtenir ce résultat, c'est d'apprendre à dormir durant le jour. C'est très bien, lorsque pour quelque cause, ouvrage, veille ou divertissements, vous avez manqué de prendre le repos qui vous était nécessaire, mais c'est une mauvaise habitude de convertir les jours en nuits. Si vous n'êtes pas obligés de veiller par besoin ou par maladie, mais simplement parce que vous ne pouvez pas dormir, je vous recommanderais de combattre l'état d'assoupissement dans lequel vous seriez nécessairement le jour suivant afin que vous puissiez reprendre en son temps votre repos naturel.

L'insomnie est généralement le résultat de cette malheureuse habitude de *penser* à des sujets désagréables, après s'être retiré pour prendre le repos de la nuit. J'ai connu un médecin, bon docteur et homme sage qui disait: "Les pensées tristes chassent le sommeil. Les malheureux et les pauvres augmentent et exagèrent leur infortune parcequ'ils y pensent trop." Béni soit celui qui a inventé le sommeil, mais trois fois béni celui qui trouvera un remède contre cette fâcheuse manie de *songer*.

(CHARLES.

Montréal, 1887.

LES DINERS DE LA REINE VICTORIA

Suivant un journal anglais, voici le cérémonial strictement observé pour les dîners de la reine Victoria.

Un quart d'heure avant l'heure fixée pour les repas, toutes les personnes qui doivent dîner avec la reine se réunissent dans la salle à manger et se forment en demi-cercle devant la porte d'entrée.

La souveraine, en entrant, salué tous les assistants et donne la main aux dames. Elle se met la première à table, et, à sa droite, prennent place les invités du jour; sa gauche est occupée par les membres de la famille royale.

La reine ne quitte pas ses gants à table, sauf pour les dîners d'Etat. Aussitôt qu'elle cesse de manger un plat, tous les assistants doivent cesser aussi.

Après le repas, la reine quitte la salle à manger, suivit de ses invités.

GRANDE EXCURSION A QUÉBEC

L'événement du mois de juin, sur le fleuve, sera la grande excursion de Montréal à Québec, à bord du vapeur *Canada*. Ce sera un des plus beaux voyages de plaisir de la saison de navigation. A en juger par l'empressement avec lequel les billets sont recherchés, on peut dire qu'il y aura une affluence considérable. Il est bon de prévenir les familles que les organisateurs ont pris des mesures spéciales pour éliminer les personnes qui voudraient se glisser, parmi les excursionnistes, sans être convenable à une bonne société.

Le grand nombre de cabines du *Canada* permettra à tout le monde de se reposer et d'apparaître frais et dispos à Québec.

M. Amédée Lacombe, maître d'hôtel de la compagnie du Richelieu, servira les repas et les rafraîchissements. On est certain que le menu sera exquis.

Le départ de Montréal aura lieu samedi, le 18, à 7 hrs. p. m.; de Québec, le dimanche, à 5 hrs. p. m.; pour être de retour le lundi suivant, à 6 hrs. a. m.

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

Palmier

Pull over

Manila

Feutre

Etc. etc.



Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL - 21

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Etoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres)
LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL : TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.
J. W. BEAL,
Gérant de la succursale.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rittle, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES.

St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

ON NE PEUT SE
Dissimuler le fait



Il faut visiter le bel assortiment de Verreries, Poteries, Porcelaines, Argenterie, Coutellerie de la célèbre maison

L. DENEAU

Pour se convaincre que c'est la seule place où on achète véritablement beau et à bon marché.

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

INDUSTRIE LAITIÈRE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perrault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins' beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits. Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRÈRES

111, RUE ST-LAURENT

A. BYARELLE,

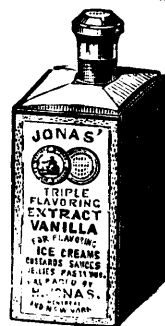
41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en 2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
(BATISSE-DES-SEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



Chester's Cure!

Pour la Toux Rhumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc. etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Lauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal Illustré, publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

30 DAYS' TRIAL

DR. DYES' VOLTAIC BELT

(BEFORE - AND - AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.

TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address

VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (FRANCE). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prélarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'EPARGNE

OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 266.—CHARADE

La justice punit à bon droit mon Premier,
C'est du voyou le triste et honteux apavage.
Mon Second, loin de là, est le propre du sage.
Un poète toujours railleur fut mon Entier.

RODRIGUE.

No 267.—MÉTAGRAME

Je puis orner lu tête
Quand je garde ma tête,
Et je sors de la tête
Quand je change de té te.

No 268.—ENIGME

Pourquoi les meuniers portent-ils des chapeaux blancs ?

Solution du problème qui a paru dans le No 162 du MONDE ILLUSTRÉ

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs</i>
1 D 7e FR	1 F pr D
2 T 4e CR, échec et mat.	
Si :	1 P 5e C
2 D 4e FR, échec et mat.	
Si :	1 F joue
2 D ou T, échec et mat.	

ONT DEVINÉ :

No 265.—Dame Louis Delorme, St-Henri ;
Dame J. B. E. Bédar, Ottawa ; Dame Edm.
L'abeur, Québec ; Mlle Eugénie Latnoureux,
Montréal.

ARTICLES DE MODE

Nous désirons attirer l'attention de nos pratiques sur le grand étalage varié D'OBJETS DE MODE FRANCAISE, que nous exhibons pour l'été de 1887, et nous demandons une attention spéciale sur nos importations de BONNETTES FRANCAISES ; de même que celles que nous confectionnons sous la direction d'une dame dont le bon goût et le jugement sont reconnus, ayant le meilleur talent dans cette ligne pour la secorder. Ces marchandises sont très appropriées à la meilleure clientèle de ville.

Chapeaux et Bonnettes garnis et non-garnis.

Lignes complètes de Rubans en Satin et Gros Grain, en couleur de fantaisie et d'étape au plus bas prix. Fleurs Artificielles Françaises. Plumes d'Auruche et de Fantaisies. Une visite est sollicitée.

Mlle CHAMPAGNE

No 1648, Rue Ste-Catherine, Mont.éal

EAU ST-LEON

Montréal, 9 mai 1887.

M. A. POULIN, gérant,
Compagnie d'Eau St-Léon.
Monsieur,

Je soussignée, certifie que pour une inflammation d'intestins, rien n'est comparable à l'Eau de Saint Léon. J'en ai fait usage pendant un mois, et je suis aujourd'hui en parfaite santé ; donc je recommande beaucoup cette Eau merveilleuse à ceux qui seraient affectés de cette cruelle maladie.

Votre très humble,

Madame GRATTON,
153, rue Inspecteur, Montréal.

Cette Eau est en vente en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON
4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTREAL

22838

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

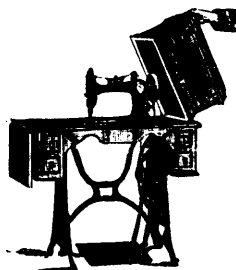
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend les vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

Loterie Nationale!

2689 LOTS
VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS LE

20 JUILLET prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées, en Kid, Hautes, Reclaquees ou Uni s

SEULEMENT \$1.00 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce prix

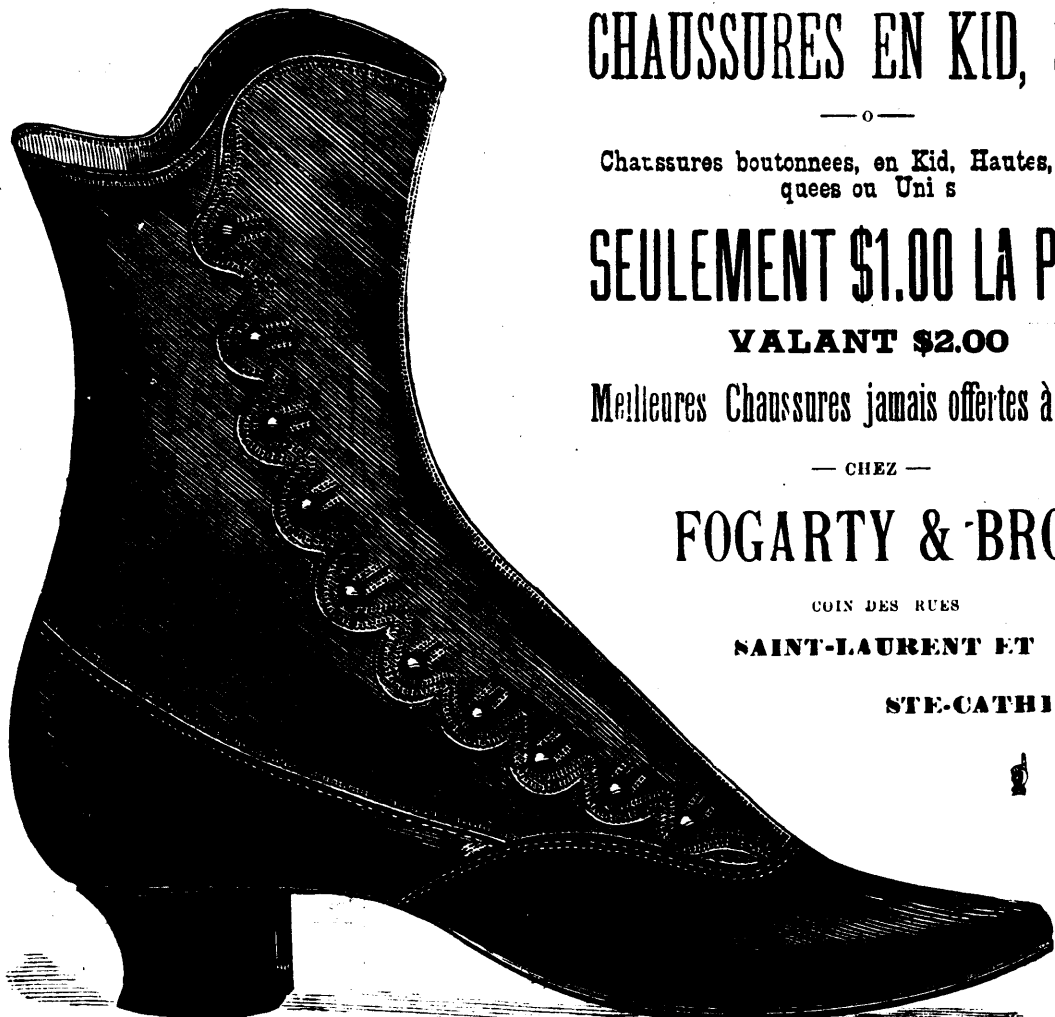
— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE



Les Chaussures en Kid \$1.00

Les Chaussures en Kid \$1.00

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 juin 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

TROP tard !... Quand les pompes seront ici, il ne restera de cette demeure qu'un monceau de cendres.

—Mais si cette fille crie à l'aide...

—Je vous répète qu'on ne pourra l'entendre... D'ailleurs, si elle est morte avant l'incendie elle n'appellera pas... et l'incendie efface tout... Où le feu a passé plus de trace du crime...

Les sourcils de Georges se contractèrent et son visage prit une expression farouche.

Théfer tira sa montre.

—Onze heures et quart, dit-il, je vous laisse, monsieur le duc, et je vais au dehors attendre mes hommes... Ils ne tarderont pas.

—Allez...

—Le policier sortit et se mit aux aguets sur le perron de la villa, prêtant l'oreille aux bruits lointains.

LXVI

Berthe Leroyer, nous le savons, avait pris place sans la moindre défiance dans le fiacre n° 13, et nous savons aussi qu'elle ne s'étonna point d'y trouver un compagnon de route.

—Vous êtes un ami de René Moulin, monsieur ? demanda-t-elle à Terremonde.

Le complice de Dubief s'attendait bien à être interrogé par la jeune fille, aussi répondit-il simplement :

—Oui, mademoiselle.

—Un ami intime ?

—Il a beaucoup de confiance en moi...

—Savez-vous pourquoi je me rends à l'hôtel de mistress Dick Thorn ?

Cette question surprit Terremonde, et dans la crainte de commettre une maladresse il répliqua :

—Non, mademoiselle.

—René Moulin ne vous a rien dit ?

—Il m'a dit ceci : " Tu iras à neuf heures et demie rejoindre un cocher auquel j'ai donné sa consigne... il te conduira rue Notre-Dame-des-Champs, tu resteras dans la voiture. Mlle Berthe Monestier y prendra place à côté de toi et vous viendrez me retrouver."

—A l'hôtel de la rue de Berlin ?... ajouta l'orpheline.

—Il n'a pas parlé de l'endroit... Il a dit encore : " J'ai besoin de toi," ça me suffisait... Je ne sais où nous allons... Je sais seulement qu'il s'agit de votre pauvre papa, mort sur l'échafaud sans avoir rien fait pour le mériter..

Berthe n'insista point.

Elle mit la tête à la portière et regarda.

La rue était sombre et déserte.

—Où sommes-nous maintenant ?... fit-elle.

Terremonde, à son tour, se pencha.

—Nous arrivons aux quais... répondit-il.

—Alors nous serons bientôt à la place de la Concorde...

—Evidemment...

Dubief, en atteignant les rives de la Seine, prit

à droite au lieu de tourner à gauche, suivit les quais pour gagner le pont d'Austerlitz, le quai de la Râpée, la barrière de Bercy et les boulevards extérieurs, dont les murailles existaient encore à cette époque.

Milord, ce vieux reste de cheval anglais que Pierre Loriot vantait à bon droit, filait avec un entrain superbe.

On s'engagea sur le pont d'Austerlitz.

Berthe vit la lueur des becs de gaz miroiter dans les eaux noires et rapides.

—Voici seulement que nous traversons la Seine... dit-elle, et cependant la voiture marche vite... Je n'aurais jamais cru que ce fût si loin... Terremonde ne répondit pas.

Il pensait :

—La petite commence à trouver le temps long. Tout à l'heure elle se défiera. Quand ses doutes se changeront en certitude elle aura peur et elle pourra bien crier, ce qui ne ferait pas notre affaire... Il faut se tenir prêt à tout événement.

Et ses doigts caressaient dans la poche de son

—Où me conduit-on ? s'écria-t-elle.

—Où on doit vous conduire... murmura le bandit assis près d'elle.

—C'est rue de Berlin que je dois aller, et non ailleurs... C'est là qu'on m'attend, vous le savez bien...

—Je vous répète que je ne sais rien...

Berthe, se soulevant, heurta de ses doigts frêles, à plusieurs reprises, la vitre qui lui faisait face, en criant :

—Cocher!... cocher!...

Dubief entendant frapper comprit ce qui se passait :

Il se mit à faire claquer bruyamment son fouet et à chanter à tue-tête le vieux couplet de maître Adam :

Aussitôt que la lumière
Revient dorer nos coteaux
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux

—Ce cocher est donc sourd !... reprit Berthe. Et elle heurta de nouveau la glace.

—Je crois en effet qu'il a l'oreille un peu dure... fit Terremonde du ton le plus naturel, il est donc inutile de vous égosiller... Il n'entendra pas...

Berthe comprit et devint livide.

Elle voulut ouvrir la portière pour se précipiter dehors.

Terremonde, de la main gauche, lui saisit le poignet et la rejeta brutalement en arrière, tandis qu'il levait sur elle sa main droite armée du couteau.

L'orpheline vit briller la lame ainsi qu'un éclair bleuâtre, et poussa un sourd gémissement.

—Pas un mouvement, pas un cri, lui dit le misérable, ou je vous saigne comme un poulet !

—Mon Dieu ! balbutia l'enfant éperdue, dans quelles mains suis-je tombée ?

—Dans les mains de gens qui seront pleins d'égards si vous êtes sage comme une image, répliqua Terremonde. On ne vous dira pas un mot plus haut que l'autre, on ne vous fera pas une menace... Si vous bougez, tant pis pour vous... Ça sera votre faute, puisque vous êtes prévenue...

Ces odieuses paroles étaient prononcées avec un calme effrayant.

Berthe, à demi folle de terreur, se rejeta en arrière et se blottit dans l'angle de la voiture pour se trouver le plus loin possible de son compagnon, dont au milieu des ténèbres les yeux luisaient comme ceux d'une bête fauve.

—Mais enfin, murmura-t-

elle au bout d'un instant, où me conduisez-vous ?

—Vous le verrez quand vous y serez...

—C'est donc pas René Moulin qui vous a chargés de venir me prendre ?...

—Lui ou un autre... On vous expliquera ça là-bas...

—Où, là-bas ?

—Je vous ai déjà répondu que vous le verriez.

—Vous êtes des misérables !...

—Dites-nous des gros mots si ça vous amuse... ça nous est bien égal pourvu que vous ne les disiez pas trop haut...

—Ah ! reprit la jeune fille avec désespoir, j'appellerai... on viendra à mon aide...

Et elle se mit à crier :

—Au secours !... à moi !...

Pour la seconde fois Terremonde la rejeta violemment en arrière, et lui posant une main sur la



Il lui saisit l'épaule comme une griffe d'oiseau de proie tandis que sa main droite la frappait en pleine poitrine.—(Page 133, col. 3).

paletot le manche du couteau-poignard qui lui avait été remis par Théfer à la barrière Montparnasse.

Berthe s'impatientait en effet.

Les yeux fixés sur le vitrage de la portière, elle regardait l'interminable défilé des maisons aux fenêtres sombres, et ne reconnaissait pas les quartiers perdus que traversait le fiacre.

—Mais le cocher se trompe... dit-elle brusquement. Quel chemin suit-il donc ?...

—Ne vous inquiétez pas, mam'zelle, répliqua Terremonde ; il obéit certainement aux instructions de René Moulin.

Ces paroles calmèrent pour quelques secondes les craintes naissantes de Berthe.

On était arrivé au pont de Bercy.

La voiture prit le chemin de ronde.

L'orpheline sentit son cœur battre avec violence.

boche lui fit sentir la pointe de son couteau. Dubief chantait :

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin.

Berthe retomba glacée d'épouvante sur les coussins.

De noirs pressentiments l'assaillaient.

Elle pensa aux ennemis de René, à ces hommes mystérieux qui avaient déjà failli perdre le mécanicien ; elle se dit qu'elle était en leur pouvoir, par conséquent perdue sans ressource... Elle songea à Etienne Lorient, à tous ses rêves brisés, à toutes ses espérances déçues...

De grosses larmes tombèrent d'abord une à une de ses yeux, puis de longs sanglots s'échappèrent de sa poitrine oppressée.

Terremonde ne la perdait pas de vue.

Il avait croisé les bras, mais il tenait toujours son couteau ouvert.

Milord paraissait infatigable et la voiture continuait à filer rapidement.

Peu à peu, les sanglots de Berthe s'éteignirent et ses larmes cessèrent de couler.

L'enfant avait adressé à Dieu une fervente prière, et le calme rentrait dans son âme ; l'idée d'un meurtre lui parut inadmissible ; elle se dit qu'on devait avoir d'impérieux motifs pour l'éloigner de Paris, pour la séparer de René Moulin ; qu'on allait peut-être la séquestrer pendant quelque temps, mais qu'on ne la tuerait pas et qu'un jour elle serait libre et reverrait Etienne.

Elle résolut alors de feindre la résignation, espérant a tendrir ainsi ceux qui la tenaient prisonnière.

Les mains de la jeune fille se crispaient fiévreusement sur les coussins de la voiture.

Ses doigts rencontrèrent un papier dans l'intertice de ces coussins.

Elle le saisit, le plia menu et le glissa entre la paume de sa main et son gant.

—Qui sait ? se dit-elle. C'est peut-être un indice égaré par un de ces misérables, et qui plus tard servira de preuve contre eux...

Si vague, si invraisemblable même que fût un tel espoir, il ne contribua pas peu à soutenir la pauvre Berthe, dans une situation où elle avait tant besoin d'énergie pour ne point succomber à la terreur.

La voiture marchait maintenant moins vite.

On avait traversé Bagnolet ; Dubief engageait son cheval sur la pente assez rapide conduisant au plateau de la Capsulerie...

La route boueuse était effroyablement glissante.

Le cocher improvisé dut mettre pied à terre et prendre Milord par la figure pour le soutenir... comme disent les véritables cochers.

Enfin la rampe fut franchie et le fiacre numéro 13 atteignit le plateau.

LXVII

Le bruit sourd de la voiture sur le chemin glaiseux frappa l'oreille du policier.

—Enfin murmura-t-il, et, tirant de sa poche un de ces demi-masques de satin noir que les *dominos* portent au bal de l'Opéra, il l'ajusta sur son visage.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis Théfer aperçut dans l'ombre une masse noire qui s'avavançait lentement et qui s'arrêta en face de lui.

C'était le fiacre n° 13.

Il s'en approcha.

—Eh bien ? demanda-t-il à Dubief.

—Nous la tenons... répliqua le bandit. Mais il y a eu du tirage. Quand la donzelle s'est sentie prise au trébuchet, elle s'est débattue comme un diable dans un bénitier.

La portière venait de s'ouvrir.

Terremonde mit pied à terre, et se retournant dit à Berthe :

—Nous sommes arrivés, mam'zelle, descendez.

L'orpheline obéit en tremblant.

Ses yeux habitués aux ténèbres distinguèrent aussitôt le troisième personnage debout auprès de la voiture et masqué.

Son épouvante redoubla.

—Vous savez, poursuivit le bandit, pas un cri, pas un appel... sinon...

Il n'acheva pas, mais il fit miroiter la lame de son couteau sous les regards de Berthe.

—Je me tairai... murmura la jeune fille.

—Suivez monsieur... commanda le faux cocher en désignant Théfer.

Celui-ci s'engagea dans le jardin.

L'orpheline marcha derrière lui.

Terremonde et Dubief, après avoir attaché la bride du cheval au loquet de la porte d'entrée, servirent d'escorte.

Georges de la Tour-Vaudieu, en entendant des pas sur le sable, se jeta vivement dans l'ombre que projetait une des piles de fagots amoncelés dans la pièce où il se trouvait.

Un frisson convulsif secouait son corps.

Certes, le misérable ne songeait point à reculer devant un crime hideux et lâche, mais il avait peur.

La porte du rez-de-chaussée glissa sur ses gonds, et la prisonnière parut entre ses trois gardiens.

—Allumez une bougie, dit le policier à Terremonde, et conduisez mademoiselle au premier étage.

Berthe, silencieuse, n'avait pas même la pensée d'une résistance inutile... Il lui semblait faire un mauvais rêve. Elle se sentait impuissante et tout en élevant son âme à Dieu, regardait les trois hommes presque sans les voir.

Terremonde exécuta les ordres du patron.

—Venez, dit-il à la captive, et souvenez-vous qu'il faut se taire...

L'enfant résignée le suivit.

Il lui fit traverser une seconde pièce, gravir un escalier, et l'introduisit dans une chambre assez vaste.

Là il posa la bougie sur une table.

—Vous voyez que les fenêtres ont de solides barreaux, reprit-il, donc inutile de chercher à prendre la poudre d'escampette... Les volets sont fermés... Je ne vous conseille pas de les ouvrir... Il n'y a rien à voir... et ça pourrait vous jouer un mauvais tour...

Berthe ne répondit pas et se laissa tomber sur une chaise.

Terremonde quitta la chambre en fermant derrière lui la porte à double tour.

Lorsqu'il redescendit, Dubief racontait à Théfer et au duc ce qui s'était passé.

M. de la Tour-Vaudieu avait attaché sur son visage un foulard qui, cachant les trois quarts de ses traits, le rendaient méconnaissable.

—Nous avons fait ce qu'on nous avait chargés de faire, dit alors Terremonde, et je crois, sans vanité, que nous nous en sommes tirés proprement... Donnez l'argent convenu, monsieur Gaucher, et dépêchez-vous... Nous allons filer en emmenant le fiacre par la route de Montreuil, le chemin n'est pas bon mais il est plus court...

—Que devez-vous encore à ces messieurs ? demanda le duc à l'inspecteur.

—Trente-cinq mille francs.

Georges tira de sa poche un portefeuille et étala trente-cinq billets de banque sur une table.

—Nous avons eu des frais... hasarda Terremonde, tandis que Dubief recomptait et ramassait les précieux chiffons.

Le duc ajouta mille francs.

—Affaire terminée à la satisfaction générale, reprit Dubief. Débrouillez-vous présentement comme vous pourrez... ça vous regarde, nous levons le pied.

—Je vous ai conseillé un petit voyage d'agrément à l'étranger, dit Théfer.

—Sage conseil que nous suivrons *illico*.

—Où comptez-vous aller ?

—En Suisse, patrie de Guillaume Tell et des montres de Genève... J'ai besoin de faire régler la miene...

—Je m'en doutais. Voici deux passeports visés. Allez et bon voyage...

Terremonde ouvrit un placard, y prit un paquet assez gros qu'il mit sous son bras et suivit Dubief.

—Tu n'as rien oublié ? lui demanda ce dernier en traversant le jardin.

—Non... nos vieilles frusques sont là-dedans... Nous rajeunirons là-bas notre garde-robis... et soit dit entre nous elle en a pas mal besoin... J'ai aussi le petit sac qui renferme une cinquantaine de nos pièces de cent sous en plomb...

Dubief s'arrêta.

—Veux-tu bien ne pas te charger de ça ! s'écria-t-il avec colère... Maintenant que nous voilà riches, emporter de la fausse monnaie pour nous compromettre !... tu as la boussole à l'envers !...

—Qu'est-ce que tu veux faire de ces pauvres-écus ?...

—Les semer pour ne pas en conserver la graine. Flanque moi ça pardessus le mur !...

Terremonde, obéissant quoique à regret, prit le petit sac qu'il avait mis dans l'une des ses poches et le lança de l'autre côté de la muraille, à toute volée.

Le sac décrivit une courbe et vint s'abattre à une assez grande distance, sur la marge d'une carrière abandonnée au fond de laquelle il roula.

La ficelle qui l'attachait s'était rompue en tombant.

Une pièce fausse s'échappa du sac et resta sur le sol.

Les bandits regagnèrent le fiacre.

—Monte à côté de moi, dit Dubief, nous allons à causer.

Tous deux prirent place sur le siège.

Le faux cocher fouetta le cheval de Pierre Lorient, et la voiture disparut dans les ténèbres.

Trois quarts d'heures plus tard Dubief franchissait sans encombre la barrière, après avoir eu soin de rallumer les lanternes, arrêtait le fiacre sur le quai de la Râpée, et descendait ainsi que Terremonde.

Il débrida Milord, rattacha à la tête la *musette* pleine d'avoine, se dépouilla de sa houppelande de cocher, ôta son chapeau, sa perruque, ses favoris, et se coiffa d'une casquette qu'il tira de sa poche.

—Qu'est-ce qu'il faut faire de ces frusques-là ? demanda Terremonde.

—Les jeter à la Seine, parbleu !...

—C'est dommage, ça vaut quelques sous.

—Mais c'est compromettant... Vite à l'eau !...

Terremonde prit les objets condamnés, les roula, et descendit sur la berge pour exécuter l'ordre de Dubief.

Celui-ci, pendant ce temps, trempait son mouchoir de poche dans l'eau du ruisseau et décollait les bandes de papier noir posées sur les numéros du fiacre de Pierre Lorient.

Terremonde reparut les mains vides.

—C'est noyé, dit-il.

—Eh bien ! alors, ma vieille, au chemin de fer, et en route pour Fontainebleau, il n'est que temps !...

Et les bandits prirent au pas de course le chemin de la gare de Paris-Lyon Méditerranée.

Quelque minutes plus tard une ronde de sergent de ville faisait main basse sur le cheval et la voiture abandonnés, et conduisaient l'un et l'autre rue de Pontoise, à la fourrière.

* * *

Berthe Leroyer, nous l'avons vu, était entrée sans pleurs, sans cris, sans résistance, dans la sombre villa du plateau de la Capsulerie.

Le sénateur et Théfer s'étonnaient d'un pareil silence et d'une si grande résignation.

Les deux misérables, chargés de s'emparer de la jeune fille et de l'amener à Bagnolet, parlaient de ses révoltes chemin faisant. Ils affirmaient avoir été contraints de la menacer pour la réduire au silence.

—Pourquoi donc paraissait-elle si calme à cette heure et comment se faisait-il que l'épouvante ne l'affolât point ?

—Elle doit se leurrer d'un espoir de délivrance, dit M. de la Tour-Vaudieu à son complice.

—D'où cet espoir lui viendrait-il ?

—Elle compte sans doute sur René Moulin...

Théfer haussa les épaules.

—Que vous importe ? murmura-t-il.

—Il nous importe peut-être plus que vous ne croyez... répliqua le sénateur. René Moulin est très habile, plus habile que vous, mon cher, puisqu'il a trouvé moyen de faire perdre sa piste et de vous persuader qu'il allait en province... Or il n'avait pas quitté Paris.

—Pourquoi supposez-vous cela, monsieur le duc ?

—Je ne le suppose pas, j'en suis sûr... N'avez-vous point entendu ce que l'un de vos hommes

nous racontait il n'y a qu'un instant... L'heure indiquée par vous pour l'enlèvement était, à quelques minutes près, l'heure d'un rendez-vous donné à cette fille par René Moulin qu'elle allait retrouver... C'est même grâce à ce rendez-vous convenu d'avance qu'elle est tombée si facilement dans le piège... En quel endroit l'attendait cet homme, et sous quel nom se cache-t-il ? Voilà ce qu'il aurait fallu savoir. Au moment où je vous parle, René Moulin, que vous figuriez bien loin de Paris, travaille certainement à ma ruine, à mon déshonneur, à ma perte!!!

LXVIII

—Eh! monsieur le duc, répliqua Théfer, rien de tout cela n'est possible puisque Berthe Leroyer va disparaître... René Moulin est à Paris, c'est indiscutable en effet; il s'y cache, il travaille dans l'ombre contre nous, mais il cherchera vainement désormais celle qui faisait sa force... il ne la trouvera plus!! Le lion aura les griffes coupées!! Mes précautions sont prises. Les hommes dont je me suis servi seront demain hors de France; d'ailleurs ils ne connaissent ni mon vrai visage ni mon vrai nom, pour eux je suis Prosper Gauthier... Dans une heure l'incendie aura détruit la maison où nous sommes... Qui pourrait soupçonner que les débris fumants de cette demeure cachent les cendres d'une femme?... Chassez de puériles terreurs... La mort de l'orpheline vous rend maître absolu de la situation!!

—Sa mort est donc indispensable?... balbutia Georges.

Théfer regarda M. de la Tour-Vaudieu avec stupeur.

—Vous me le demandez! dit-il, quand c'est par vos ordres que j'ai tout fait?... Ne vous ai-je pas vu, tremblant d'épouvante, me jurer que vous n'auriez ni un instant de repos, ni une heure de sommeil, tant que Berthe Leroyer serait vivante? Et vous hésiteriez maintenant! Non, monsieur le duc, l'hésitation n'est plus possible... Nous sommes allés trop loin pour battre en retraite... Ce qui vient de se passer cette nuit centuplerait le péril si Berthe redevenait libre, et c'est à mon tour d'avoir peur... Nous irons jusqu'au bout... Voici un encrier et une plume dont j'ai pris soin de me munir... Signez le mandat que vous m'avez promis, et agissons ensuite...

—J'ai sur moi mon livret de chèques... murmura Georges. Je vais signer et je vous laisserai maître d'agir... Mais, ajouta-t-il, vous auriez dû faire achever la besogne par un de vos hommes. Avez-vous le courage de frapper vous-même cette fille?

—La frapper? répéta le policier. Pourquoi?

—Puisqu'il faut qu'elle meure...

—Elle mourra, mais pas une goutte de son sang n'aura coulé... Nous ne la verrons même plus... Songez qu'elle est là-haut, prisonnière... La porte de la chambre est solide... les fenêtres sont munies de barreaux... Le feu se chargera de tout... Signez, et j'allumerai l'incendie...

En ce moment le duc et Théfer tressaillirent.

Un cri venait de retentir au-dessus de leurs têtes, un appel au secours, terrible et plein d'angoisses.

Les deux hommes frissonnèrent.

Un second cri se fit entendre, plus vibrant, plus prolongé que le premier.

—Elle a ouvert une fenêtre et elle tâche de donner l'alarme... dit le policier. Il aurait fallu la bâillonner...

Pour la troisième fois un cri résonna dans le silence de la nuit.

—Que faire? demanda le duc.

—Parbleu! Ce qui tout à l'heure me semblait inutile, frapper et frapper vite, car il n'y a pas de temps à perdre! Quelque isolée que soit la maison il faut compter avec le hasard... On pourrait arriver et nous serions perdus... Venez, monsieur le duc...

—Ah! s'écria Georges, chez qui la terreur atteignant son paroxysme devenait une sorte de rage. Qu'elle meure! qu'elle meure!

Il s'élança vers l'escalier.

Théfer eut un étrange sourire et, arrêtant M. de la Tour-Vaudieu par le bras, lui dit:

—Au moins, prenez ceci!

En même temps il lui tendait un couteau.

Le sénateur saisit cette arme et bondit sur les marches.

L'agent de la sûreté, une lumière à la main, monta derrière lui.

Que s'était-il passé et pourquoi l'orpheline, qui semblait désignée d'abord, avait-elle tout à coup changé d'attitude?

Nous allons l'expliquer brièvement.

En voyant ses ravisseurs la quitter, en entendant la porte de la chambre se refermer derrière elle à double tour, Berthe s'était dit de nouveau:

—Je suis captive, mais il est probable que ma vie ne court aucun danger... On ne m'aurait pas amenée jusqu'ici pour me tuer... On a découvert sans doute les projets de René Moulin et on veut me séquestrer pendant quelque temps pour m'éloigner de lui... Eh bien! j'attendrai avec patience que mes geôliers me fassent connaître ce qu'ils prétendent exiger de moi et, s'il le faut pour être libre, je les abuserai sans scrupule par de vaines promesses... Quand il s'agit de se défendre contre un ennemi déloyal toutes les armes sont de bonne guerre, et le mensonge est légitime pour abuser les fourbes...

La jeune fille se mit à passer en revue les événements étranges accomplis depuis deux heures et qu'elle cherchait en vain à s'expliquer.

Elle se souvint du morceau de papier trouvé sur les coussins de la voiture dans laquelle on l'enlevait, et glissa par elle entre son gant et la paume de sa main.

Ce papier contenait peut-être une indication.

Berthe le tira de sa cachette, puis, s'approchant d'une table sur laquelle Terremonde avait placé la lumière, elle le déplia.

C'était un de ces bulletins de voiture que les cochers sont tenus de remettre aux voyageurs lorsqu'ils *chargent*, soit à une station, soit sur la voie publique.

En tête se voyait ce chiffre 13:

—Le numéro du fiacre dans lequel je me trouvais!! pensa la jeune fille avec joie, c'est un précieux indice!... Aussitôt que je serai libre, ce numéro suffira peut-être à mettre René Moulin sur la trace de nos ennemis.

L'orpheline continuait à lire les indications imprimées sur le bulletin audessous du chiffre 13.

Soudain, elle poussa une exclamation sourde et se mit à trembler.

—Non... non... c'est impossible... balbutia-t-elle d'une voix étranglée, et cependant l'évidence me saute aux yeux...

Les mots causes de son étonnement et de son trouble étaient ceux-ci: "Pierre Loriot, loueur de voitures, rue Oudinot, numéro 7."

—Pierre Loriot, répéta-t-elle avec une sorte d'égarément. C'est l'oncle d'Etienne... C'est l'homme par qui j'ai déjà tant souffert... Il me connaît... Il sait que c'est moi qu'il venait prendre pour me conduire ici... La voiture lui appartient. Il était sur le siège, complice du mensonge grâce auquel on m'abusait pour m'entraîner dans un piège, soudoyé par les misérables qui veulent ma perte!... Lui, mon ennemi... Lui! le plus proche parent de celui que j'aime!... Ah! c'est infâme! J'ai tout à craindre! Je veux m'échapper...

Berthe ne raisonnait plus.

Une sorte d'affolement faisait tourbillonner ses pensées confuses.

Elle ne savait plus qu'une chose, c'est qu'elle voulait être libre et, se précipitant vers une fenêtre qu'elle ouvrit, elle décrocha les volets, heurta son front contre les barreaux et appela au secours de toutes ses forces.

L'écho des carrières voisines lui répondit seul.

Sous le ciel noir comme de l'encre tout était silencieux et désert sur le plateau de la Capsulerie.

L'orpheline poussa un second cri, puis un troisième.

C'est alors que nous avons vu le duc bondir dans l'escalier et se diriger vers la chambre du premier étage.

En entendant la porte s'ouvrir avec fracas, Berthe se retourna, frémissante, et recula devant ces deux hommes dont l'un portait un masque et dont l'autre cachait sous un foulard les trois quarts de son visage.

—Malheureuse, dit Théfer en courant vers la fenêtre qu'il referma violemment, vous venez de prononcer votre arrêt de mort!!

Berthe triompha de sa défaillance en voyant le duc s'avancer vers elle, menaçant, le couteau à la main.

Elle se jeta de côté en criant:

—Misérable!... misérable!... venez-vous m'assassiner?

—Silence... commanda Georges en lui saisissant le poignet.

La jeune fille fit un bond de lionne captive et se dégagea.

L'imminence péril la rappelait à elle-même et décuplait son énergie naturelle.

—Ah! vous êtes des assassins, reprit-elle les yeux étincelants, les mains crispées, et des assassins qui n'osent pas même se montrer à leur victime! C'est un guet-apens dans ce qu'il y a de plus lâche, de plus immonde, le guet-apens de la force contre la faiblesse, de deux hommes contre une femme!

—Te tairas-tu? vociféra le duc en levant son couteau.

Berthe, au lieu de se dérober s'élança vers lui, et d'un geste rapide comme la foudre enleva le foulard qui servait de masque.

Les traits bouleversés de Georges se trouvèrent pendant quelques secondes en pleine lumière.

La prisonnière recula stupéfaite.

—L'homme de la place Royale!... balbutia-t-elle. Le voleur qui s'est introduit dans la chambre de René Moulin...

—Oui, c'est moi! répliqua le duc affolé à son tour par la fureur. Regarde-moi bien en face, Berthe Leroyer, car tu ne me verras plus! Celui que tu cherches partout avec René Moulin, c'est moi! C'est moi qui ai fait tuer le médecin de Brunoy! C'est moi qui ai laissé monter ton père sur l'échafaud, et ce que je te dis, tu ne le répéteras à personne! Tu vas mourir!...

La jeune fille, poussant un cri de rage, essaya de fuir en se glissant ainsi qu'une couleuvre le long des murs.

Sur son chemin elle rencontra Théfer.

Se redressant alors elle changea de direction, mais la main gauche de Georges lui saisit l'épaule comme une griffe d'oiseau de proie, tandis que sa main droite la frappait en pleine poitrine.

Le sang jaillit sur la joue livide de l'infâme.

Berthe, poussant un gémissement faible, s'abattit.

—L'affaire est faite, dit le policier, la petite a son compte. Bien travailler, monsieur le duc! Un cheval de retour n'aurait pas mieux joué du couteau!! Filons!

Georges de la Tour-Vaudieu, les yeux hagards, le visage mouillé de sueur et de sang, subissait une réaction soudaine et violente.

Maintenant qu'il avait frappé, il avait peur de son œuvre.

Il sortit de la chambre en chancelant, sans regarder derrière lui le corps inanimé de sa victime. Il descendit l'escalier en se tenant à la rampe, traversa la première pièce et gagna le jardin.

Théfer le suivait de près.

Il s'arrêta qu'une seconde dans les chambres du bas, pour jeter des papiers enflammés sur l'amoncellement de fagots.

Le feu s'étendit aussitôt comme une traînée de poudre.

L'agent rejoignit au jardin le sénateur qui semblait frappé de folie.

LXIX

—Allons, venez, monsieur le duc... dit Théfer à George. Dans un instant la maison flambra de la cave au grenier... Il fera bon être loin... Eloignons-nous, puisqu'il ne nous reste rien à faire ici... Et il entraîna M. de la Tour-Vaudieu hors du jardin, sur le plateau.

L'incendie allumé au milieu des fagots bien secs s'était développé d'un seul coup.

Déjà les flammes jaillissaient des fenêtres dont elles faisaient éclater les vitres.

Des pétilllements lugubres et des craquements sinistres retentissaient.

Après avoir parcouru cent pas environs, George s'arrêta et se retourna vers la maison incendiée.

—Théfer... dit-il d'une voix sourde qui sifflait en passant entre ses dents serrées.

—Monsieur le duc?

—Vous avez entendu tout à l'heure?... Cette fille était cachée dans le logement de la place Royale. Elle avait vu... Elle me reconnaissait...

—Oui, monsieur le duc.

—Quand je tremblais en pensant à elle, vous m'accusiez de faiblesse, j'en suis sûr... Un inflexible instinct me montrait le danger. Cette fille pouvait me perdre.

—C'est vrai, monsieur le duc, mais que vous importe à présent?... Elle n'est plus à craindre, puisqu'elle est morte...

—Êtes-vous bien sûr qu'elle soit morte?

—Le policier sourit.

—Vous l'avez frappée en plein cœur, répéta-t-il, et les flammes, à l'heure qu'il est, dévorent son cadavre... vous pouvez être tranquille... Mais, encore une fois, éloignons-nous...

L'agent, reprenant son compaçon par le bras, le contraignit à couper à travers les champs par un sentier conduisant au bas de la colline.

Soudain le duc frissonnant de tout son corps s'arrêta.

Les deux hommes se trouvaient enveloppés d'une lumière intense. Une colonne de vapeurs rouges montait vers le ciel devant eux.

—Qu'avez-vous donc?... demanda Théfer en sentant trembler le vieillard.

—Où me conduisez-vous?... Nous nous rapprochons de la maison...

—Eh ! non, monsieur le duc !... Rassurez-vous. Le feu que vous voyez vient d'un four à plâtre... Toutes les nuits on en allume cinq ou six sur le plateau de la Capsulerie... L'incendie véritable est derrière nous...

Et le policier entraîna de nouveau George de la Tour-Vaudien.

.....
Nous avons vu Berthe tomber sans connaissance et inondée de sang sous le coup de couteau du sénateur.

Son évanouissement, disons-le tout de suite, résultait de son épouvante plus que de sa blessure.

L'orpheline portait sur son cœur le médaillon contenant la photographie d'Abel.

La pointe du couteau rencontrant la bordure de métal de ce médaillon s'était épaissie et, au lieu de donner la mort, n'avait fait qu'entailler la chair sur une profondeur de deux centimètres environ.

Berthe n'était qu'évanouie, mais les flammes devaient achever d'un moment à l'autre l'œuvre de l'assassin.

Déjà le rez-de-chaussée se trouvait changé en fournaise.

Les planchers du premier étage se carbonisaient.

Les solives crépitaient; une épaisse fumée envahissait les chambres.

L'intensité de la chaleur ranima la jeune fille qui fit un mouvement, ouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard étonné, car le chaos se faisait dans son esprit.

Elle vit des lueurs sinistres, elle sentit qu'elle étouffait au sein d'une atmosphère irrespirable. Elle se souvint, elle comprit...

De tous côtés la mort l'entourait...

Elle se dressa péniblement et voulut marcher, mais ses jambes vacillantes la soutenaient à peine.

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle avec désespoir, les misérables ont incendié cette maison... Je suis perdue...

En même temps, et comme pour lui prouver qu'elle ne se trompait pas et qu'il ne lui restait aucun espoir de salut, une partie du plancher qui brûlait ses pieds s'effronda, un ouragan de flammèches et d'étincelles jaillit avec un nuage de fumée de l'ouverture béante. Les vitres éclatèrent. Les volets extérieurs tombèrent.

À l'heure des grands périls, il se produit parfois dans l'organisme humain des phénomènes inexplicables.

Berthe, qui pouvait à peine se soutenir une seconde auparavant, fut soudain galvanisée par l'imminence d'une effroyable mort...

Elle s'élança sur le plancher croulant jusqu'à la porte que les assassins, dans la rapidité de leur fuite, n'avait point refermée, et gagna le couloir accédant à l'escalier.

Une nappe de feu lui barrait le passage.

Elle le traversa d'un bond, en mettant ses

maines devant ses yeux pour n'être point aveuglée.

L'escalier flambait, mais il était encore debout. L'orpheline, sans hésiter, affronta les marches tremblantes qui se dérobaient sous elle.

Elle atteignit le rez-de-chaussée.

A travers la fumée elle entrevoyait une porte ouverte.

De l'autre côté de la porte, c'était le salut, c'était la liberté...

Berthe s'élança de nouveau...

Mélas ! une grille fermée la gardait prisonnière. Vainement elle essaya de faire jouer cette grille. Ses mains se brûlèrent sur les barreaux sans parvenir à trouver le ressort.

Cette fois tout espoir paraissait anéanti.

—Et cependant je ne veux pas mourir de cette horrible mort !... balbutia la pauvre enfant. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! Mon Dieu, protégez-moi et venez-moi en aide.

Retourner en arrière était impossible.

Tout le premier étage offrait l'aspect d'un brasier immense.

Un seul coin du rez-de-chaussée demeurait encore intact, celui justement où se trouvait Berthe, et où Dubief et Terremonde n'avait point entassé de fagots ; mais en cet endroit même la chaleur de plus en plus torride allait amener l'asphyxie.

—C'est fini ! pensa l'orpheline.

Elle joignit les mains, et s'efforçant de ne plus penser aux choses de la terre elle éleva son âme.

Soudain, à dix pas d'elle, un pan de muraille entraîné par la chute d'une partie de la toiture s'abattit, formant une brèche.

Cette brèche pouvait devenir une issue, mais pour arriver jusque-là il fallait franchir, au milieu de nuage de vapeur et de tourbillons d'étincelles, des amas de poudre incandescente et de débris brûlants.

—Protégez-moi, mon Dieu, et venez-moi en aide !!! répéta Berthe avec une expression de foi indicible.

Puis elle prit sa course à travers les flammes.

Une hésitation, un faux pas et tout était dit. Mais l'orpheline sut se garder de la défaillance morale et physique en affrontant les vagues de feu qui faisaient crépiter ses cheveux et fumer ses vêtements.

Aveuglée à demi, suffoquée aux trois quarts, mais vivante, elle sentit ses pieds fouler la terre ferme, et sa poitrine se gonfler d'air respirable...

Un formidable bruit retentit derrière elle.

La maison toute entière venait de s'écrouler.

Elle atteignit la porte du jardin laissée ouverte par le duc et le policier, et elle s'engagea dans le chemin boueux qui s'étendait au loin devant elle.

Le tocsin commençait à sonner au clocher de Bagnolet.

On entendait au loin des appels.

La jeune fille eut peur.

—On va venir... se dit-elle. On voudra savoir qui je suis... d'où je sors, et ce qui s'est passé... Je ne veux pas répondre, donc il ne faut pas qu'on me voie...

Quittant alors le chemin tracé, elle s'engagea, sans ralentir sa course, sur les terrains crayeux du plateau.

Avant qu'elle eût parcouru un espace de dix mètres un cri déchirant s'échappa de ses lèvres...

Le sol venait de manquer sous ses pieds.

La malheureuse enfant disparaissait dans une fissure d'une effroyable profondeur.

.....
Tandis que s'accomplissaient ces choses sur le plateau de la Capsulerie, voici ce qui se faisait à l'hôtel de la rue de Berlin, chez mistress Dick Thorn, ou plutôt chez Claudia Varni.

Remontons de quelques heures en arrière et franchissons le seuil de la salle à manger, où se trouvaient des convives soigneusement tirés sur le volet.

La maîtresse de la maison avait placé sa fille entre Henry de la Tour-Vaudieu et le docteur Etienne Lorient.

Le fils adoptif du duc Georges ne connaissait point encore Olivia.

En la voyant pour la première fois il fut frappé de sa beauté fine et patricienne, de sa grâce exquise, du charme pénétrant qui régnait autour d'elle, et son admiration se peignit sur son visage.

Olivia de son côté, remarqua Henry dont le visage lui parut tout d'abord sympathique et dont l'attitude réservée lui plut.

Elle se demanda si ce n'était point avec intention que sa mère avait placé ce jeune homme à côté d'elle.

Elle ajouta même en souriant *in petto* :

—Si c'est lui qu'elle me destine pour mari, j'applaudirai des deux mains à son choix... Il est charmant... mais lui plairai-je ? J'essayerai...

Olivia était aussi spirituelle que jolie.

Sa position de fille de la maîtresse du logis lui commandait de se montrer aimable pour les invités de sa mère.

Elle entreprit, avec une gracieuse et candide coquetterie, de conquérir son voisin de droite, et Henry, bien que cuirassé par son amour pour Isabeau de Lilliers, prit un plaisir très vif au gentil manège de sa jeune voisine et lui répondit avec cette galanterie qui est monnaie courante parmi les gens du monde et qui ne les engage absolument à rien.

LXX

Mistress Dick Thorn, tout en s'acquittant à merveille de ses devoirs de maîtresse de maison, observait du coin de l'œil les jeunes gens.

L'effet produit par Olivia sur Henry de la Tour-Vaudieu ne lui échappait point et lui semblait du meilleur augure pour l'avenir de ses projets.

Le dîner s'acheva gaiement.

Henry offrit son bras à sa jolie voisine pour la conduire au salon, puis il se rapprocha d'Etienne Lorient.

—Comment trouves-tu la fille de mistress Dick Thorn ? lui demanda ce dernier.

—Absolument charmante sous tous les rapports...

—Donc elle te plaît ?

—Beaucoup, et l'homme dont elle sera la femme aura, je crois, de grandes chances de bonheur...

—Est-ce que par hasard tu envierais ce bonheur ? fit Etienne en souriant.

—Non et cela pour la meilleure de toutes les raisons... Mon choix est fait, tu le sais. J'aime Isabeau de Lilliers et je l'épouserai, mais de ce que mon cœur est pris il ne résulte point que je doive être aveugle ou injuste... Je constate avec un enthousiasme désintéressé un fait indiscutable.

—Alors, selon toi, mistress Dick Thorn trouvera sans peine un mari pour sa fille.

—C'est mon avis...

—Malheureusement, reprit le jeune docteur j'ai tout lieu de croire que notre hôtesse, ne possédant pas une grande fortune, ne pourra par conséquent donner une grosse dot, et qu'elle compte sur la beauté de Mlle Olivia pour remplacer les actions au porteur.

—Elle a raison de l'espérer... Quoi qu'on en dise, le désintéressement existe encore à notre époque, à l'état d'exception si tu veux, mais il existe... Mlle Olivia est trop séduisante pour n'être pas aimée... Ses grands yeux bleus et ses lèvres roses valent des millions... Moi-même, si j'étais libre, je me mettrais sur les rangs, me trouvant assez riche pour épouser cette enfant sans dot...

—Qui sait si mistress Dick Thorn n'a point pensé à toi ?

Henry regarda son ami avec étonnement.

—A moi ? répéta-t-il.

—Sans doute.

—Pourquoi faire ?

—Pour faire de toi un mari, donc !...

—Parles-tu sérieusement ?

—Mais oui.

—Eh bien, tu dois te tromper.

—Je n'en crois rien... Réfléchis un peu... D'abord elle t'a placé à la droite d'Olivia.

—Qu'est-ce que cela prouve ? Tu étais à sa gauche, toi... côté du cœur...

—Oui, mais je te garantis que mistress Dick Thorn ne songe pas du tout à se donner pour gendre un médecin modeste, sans fortune et presque inconnu... Elle a de plus hautes visées et, jusqu'à preuve contraire, rien ne m'ôte de l'esprit qu'elle a jeté son dévolu sur toi, et qu'elle se dit, avec raison d'ailleurs, qu'Olivia serait une petite marquise adorable.

(A suivre)